

# *Libretto*



NADIFA MOHAMED

BLACK  
MAMBA BOY

roman

Traduit de l'anglais (Somalie) par

FRANÇOISE PERTAT

*Libretto*

Titre original :  
*Black Mamba Boy*

Carte : © John Gilkes, 2010.

Éditeur original :  
HarperCollins, Royaume-Uni, 2010.

© Nadifa Mohamed, 2010.

© Libella, Paris, 2011, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-036-8

Nadifa Mohamed est née à Hargeisa, en Somalie, en 1981 d'un employé de la marine marchande dont la firme était basée à Londres et d'une mère ardente activiste politique. Inquiétée par la dictature, la famille émigre à Londres en 1986 où Nadifa Mohamed vit toujours après avoir étudié l'histoire et les sciences politiques à Oxford. *Black Mamba Boy* est son premier roman.



*Pour Nadiifo, Daxabo, Axmed, Xasan, Shidane  
et tous les autres que nous avons perdus.*



*Maintenant tu pars, et même si ta route passe  
Par des bois de hags où l'air ne circule pas,  
Lieux suffocants et secs,  
Où respirer pèse quand la brise ne souffle pas,  
Prie pour que Dieu insère un bouclier d'air frais  
Entre ton corps et le soleil hostile.*

*Poème,*

MAXAMED CABDULA XASAN

*Ô troupe de petits vagabonds du monde,  
Marquez mes mots de vos empreintes.*

*Oiseaux égarés,*

RABINDRANATH TAGORE



## *Londres, Angleterre, août 2008*

Des nuages noirs s'amoncellent dans le ciel du crépuscule ; la lune et le soleil s'admirent, mais moi, c'est lui que je regarde : ses lunettes à monture carrée trop grandes pour lui perchées sur son gros nez ; les reflets bleus et blancs de la télévision qui dansent sur ses verres ; son *maweis* noué au bas de ses cuisses. Cela me fait mal de voir que ses genoux ne peuvent plus porter son corps maigre. Ils n'en ont pas moins droit à mon respect, car c'est grâce à eux qu'il a traversé les continents et passé la mer Rouge à gué. C'est pour les honorer que j'entonne ma chanson.

Je suis le griot de mon père, ceci est un hymne à sa gloire. Je vais vous conter sa vie, afin d'inscrire – avec toute la magie que sa mère lui a cousue sous la peau – sa chair et son sang dans l'histoire. Car je veux faire de lui un héros, non pas taillé dans l'étoffe des guerriers ni des romantiques, mais plutôt dans celle, bien réelle, du gamin affamé qui survit aux flèches et aux coups que la fortune hostile destine à ceux de son espèce. Héros qui peut dorénavant prendre le temps de narrer les aventures de tous les êtres qui n'ont pas eu la même chance que lui. Si je veux vous relater son histoire,

c'est parce que personne ne le fera à ma place. Invoquons d'abord les mânes des neuf mille jeunes combattants qui, sans réfléchir, embrassèrent la cause de Mussolini dans les montagnes d'Érythrée : garçons en tout semblables à mon père, hormis que leur existence fut prématurément fauchée par des haches émoussées. Invoquons également ceux qui moururent de faim ; ceux dont la folie obscurcit l'esprit ; et ceux aussi qui se contentèrent de disparaître. De jeunes garçons pleins de fougue, comme Shidane Boqor, connu pour chaparder les conserves, mort maintenant. Que les torches illuminent son échappée vers les cieux ! Que son ombre hante à jamais l'âme de ses bourreaux ! Et qu'ils flottent de toute éternité dans les eaux du Chébéli et du Djouba, avant d'être lavés de leurs péchés !

Son existence durant, mon père s'est exercé à la liberté. Conséquence de ses incontestables victoires sur la mort, il a fait sienne sa vie et ne doit rien à personne. Comme sa mère avant lui, il s'est forgé au bord tranchant de la solitude. Stylites au sommet de leur colonne, tous deux considéraient l'état d'isolement et d'unité, et le sentiment qui en découle, comme divins. On dit que la mer a engendré tous les marins, mais Ambaro était plus puissante, plus tumultueuse, plus vivifiante que n'importe quelle mare. Elle offrait à chaque instant une nouvelle naissance à mon père et elle le protégeait farouchement, à l'instar de Vénus pour Énée. À sa petite vie de rien du tout, elle insuffla une dimension épique. Son amour jaillissait telle une lave violente et épaisse qu'elle déversait dans la bouche de son fils, et elle s'était coupé les veines pour lui transfuser son sang chaud et sauvage. Elle incarnait tout ce dont il avait besoin pour vivre, et personnifiait pour lui la capacité de métamorphose de l'amour maternel : la transformation de la cire en or.

Mon père est un vieux loup de mer qui a vogué vers la liberté sur un vaisseau-prison. En compagnie de ses Argonautes somaliens, Jama garde souvenir de chacun de ses navires, comme d'autres de leurs amours perdues. La vie de marin lui allait comme un gant. Peu importait l'endroit du monde où il se trouvait, son Léviathan n'avait qu'à donner de la trompette pour qu'aussitôt il accoure. Encore aujourd'hui, des gravures de galions se balancent accrochées à ses murs, un peu comme défileraient, sous nos yeux, les hauts faits de Sindbad le Marin.

Enfant, j'avais l'habitude de plonger les mains dans une boîte de cigares King Edward remplie de pièces de monnaie. Certaines étaient centenaires, d'autres étranges, d'autres encore frappées dans des pays, comme le nôtre, depuis lors rayés de la carte. Une autre boîte contenait des boutons de manchette en verre imitant les pierres précieuses : je les prenais pour des rubis, des émeraudes, des saphirs, des diamants, et je les convoitais de tout mon cœur, dans le coffre de pirate doré dissimulé sous des cartes fatiguées et d'antiques certificats. Et il ne me faut pas oublier, non plus, ses contes de marin rebattus, tout imprégnés d'air salin.

– C'est que d'implacables gangsters zoulous étaient lancés à mes trousses. *Tsoties*, c'est comme ça qu'ils s'appellent. Au milieu de la nuit, me voilà à courir tel un fou le long de la jetée à Durban, eux sur mes talons, qui ne rêvaient que de me faire la peau. Je peux te dire que mon cœur cognait dans ma poitrine quand un policier est arrivé et a fait feu sur eux. Je te jure qu'à l'escale de Venise, j'ai acheté un pistolet à crosse d'ivoire, en prévision de notre prochain voyage en Afrique du Sud.

À l'époque lointaine où un appareil disgracieux encombrait ma bouche, j'avais pour habitude d'autoriser mon père à me prendre par la main et à m'emmener à l'aventure pour de longues promenades. En général, celles-ci se terminaient au parc de Richmond, où nous prenions place sur le tronc abattu d'un chêne, d'un orme ou d'un bouleau, arbres arrachés lors de la grande tempête de 1987. Emmitouflés dans nos anoraks assortis, nous observions le vol maladroit des chauves-souris de recoin en recoin et écoutions les peruches sauvages qui avaient fui la Somalie et se cachaient dans le parc en nous saluant d'un « *Maalin wanaagsan, maalin wanaagsan*, bonjour ». Avec des oiseaux africains jacassant au-dessus de nos têtes et le daim fauve tapi dans les hautes herbes, nous aurions presque pu nous croire dans le parc du Serengeti ou de retour au Miyi. Mon père égrenait ses souvenirs d'Érythrée ou d'Aden et se remémorait les grelots de chameaux avec lesquels il jouait, gamin, dans le désert de Somalie. Boudeur, j'attendais qu'il finisse. Comment me figurer l'existence d'un enfant-soldat, ou des rues à Aden, alors que je n'avais même pas le droit d'aller seul jusqu'à la boutique du coin ! Puis avec un soupir, le regard fixé au loin, mon père marqué par le poids des années s'apaisait : je lui confiais alors ce qui me préoccupait, et ce pouvait être tout simplement une paire de tennis neuve ou un anorak. Je rêvais d'être va-nu-pieds, tout en ignorant à l'époque que, question misère, vagabondage et vie de mercenaire, mon père remportait la palme.

Et tout autour de nous, les autres vagabonds continuent d'affluer. Cachés sous des camions, passagers clandestins de bateaux, chutant du ciel, d'avions géants. Même les grands-mères bouclent leur malle pour se lancer dans le *tahrib*. Comme mon père, ces hommes partis courtiser la fortune – qui ont laissé leurs empreintes dans le sable il y

a cinquante, soixante, cent ans –, ces hommes-là sont les prophètes qui ont conduit les israélites hors du désert. Peu importent les menaces de Pharaon, ils brisent toutes les chaînes et ne se laissent pas brider, car le monde entier est leur Terre promise.



## *Aden, Yémen, octobre 1935*

L'appel du muezzin arracha Jama à ses rêves. Il se redressa pour admirer le lever du soleil sur les mosquées aux dômes en forme de gâteaux et sur les appartements d'Aden en pains d'épice, dont rougeoyaient les toits bordés de glaçage blanc. Très haut dans le ciel d'encre, des silhouettes d'oiseaux noirs tournoyaient, en dansant autour des quelques étoiles encore visibles et d'une lune au ventre fécond. Planètes d'ébène, les yeux de Jama balayaient Aden, survolant le port industriel de Steamer Point, puis la vieille ville en grès du Cratère, dont le gris des beaux bâtiments se fondait avec celui des volcans de Shum Shum, et poussaient jusqu'aux quartiers de Ma'alla et de Cheik Ousman, blancs et modernes, coincés entre les collines et la mer. Accompagnées du vagissement de nourrissons, des volutes de fumée échappées de feux de bois remontaient jusqu'à lui, tandis que les femmes s'arrêtaient de préparer le petit déjeuner pour dire leurs prières de l'aube, sans avoir besoin pour cela des exhortations du vieux muezzin. Adossé à l'ancien minaret, un nid de vautours édifié avec des branches brisées dégorgeant de saletés empestait le voisinage avec ses relents de charogne. Pleine

d'attentions, maman vautour donnait une béquée de viande avariée à ses fragiles petits, ses ailes puissantes tendues par l'effort posées de chaque côté d'elle. Debout au bord de la terrasse, Ambaro, la mère de Jama, chantait de sa voix profonde et mélodieuse. C'était l'activité à laquelle elle se livrait avant et après le travail, non parce qu'elle était heureuse, mais parce que les chansons s'échappaient de sa bouche, son âme jeune glissant hors de son corps, histoire de prendre l'air, avant de le réintégrer au moment de commencer sa journée de corvées.

Elle se secoua les cheveux pour en faire sortir les fantômes qui y étaient retenus et se lança dans son monologue matinal.

– Y en a qu'ont pas idée du travail que ça donne de les nourrir. Y se prennent pour des sultans et se pavanent sans se soucier du monde, la tête farcie d'idées fausses, capables seulement de courir de-ci de-là pour faire des bêtises. Eh bien, je jure que je vais pas me tuer à la tâche pour des garnements au cul sale qui se la coulent douce.

Tous les matins, elle servait à son fils les mêmes litanies pleines de mépris et de frustration. Plus immondes les unes que les autres, les injures se déversaient de sa gorge pour accabler tour à tour le *mukhadim* à l'usine, Jama, des membres de sa famille perdus de vue, des ennemis, des hommes, des femmes, des Somaliens, des Arabes, des Indiens.

– Allez, debout, imbécile ! Tu te crois dans la maison de ton père ou quoi ? Debout, j'ai dit ! Y faut qu'j'aille au boulot, moi !

Imperturbable, le garçonnet continuait à se prélasser sur le dos, tout en jouant avec son nombril.

– Arrête ça tout de suite, garnement, ça va s'ouvrir !

Ambaro enlevait l'une de ses sandales de cuir abîmées et fonçait sur lui d'un pas furieux. Il tentait bien de l'esquiver, mais elle le rattrapait et les coups se mettaient à pleuvoir.

– Tu te lèves ou quoi ! Je dois me taper trois kilomètres pour aller au boulot et Monsieur fait le difficile pour se lever ! aboyait-elle, folle de rage. Allez, file, espèce de bon à rien !

Pour Jama, il ne faisait aucun doute qu'Aden était responsable des colères de sa mère. C'est pourquoi il voulait repartir à Hargeisa où son père avait le pouvoir de la calmer avec des chants d'amour. C'était toujours à l'aube que l'envie de le revoir était la plus forte : dans la lumière nette du matin, tous ses souvenirs défilaient avec une clarté accrue. Il le revoyait sourire et chanter près du feu de camp, ses mains aux longs doigts doux enserrant les siennes. À vrai dire, il ne savait plus bien si c'étaient de vrais souvenirs ou juste des rêves qui envahissaient sa vie éveillée, mais il chérissait ces images fragiles et souhaitait de tout son cœur qu'elles ne s'estompent pas avec le temps. Il avait traversé le désert sur ses épaules robustes et c'est de sa position surélevée qu'il avait découvert le monde, tel un prince. Mais déjà des nuages qui s'entêtaient à ne pas bouger lui cachaient le visage aimé.

L'arôme d'*anjeero* remonta l'escalier sombre en colimaçon et lui chatouilla les narines : les Islaweyne prenaient leur petit déjeuner. Auparavant, ZamZam, une adolescente plutôt quelconque, lui apportait les restes du repas. Il les avait acceptés un temps jusqu'à ce qu'il surprenne les garçons de la famille en train de le traiter d'*haashishki*, c'est-à-dire de poubelle. Parents éloignés du clan de sa mère, les Islaweyne avaient été sollicités par le demi-frère de celle-ci pour l'héberger à son arrivée à Aden. Ils s'étaient exécutés, mais il avait vite été clair qu'ils s'attendaient à ce que leur lointaine cousine devienne leur servante, en aidant à la cuisine et au ménage, et leur donne ainsi la respectabilité qui leur faisait défaut. En moins d'une semaine, la jeune femme trouva un travail à l'usine de café et priva ainsi ses hôtes de leur éphémère symbole de richesse, ce dont ils lui gardèrent rancune. Elle fut sommée d'aller dormir sur le toit et ne fut

plus conviée à partager leurs repas. Sauf quand M. Islaweyne et son épouse recevaient : alors ils étaient tout sourires et débordaient de générosité familiale.

– Voyons, Ambaro, pourquoi tu demandes la permission ? Ce qui est à nous est à toi, sœur !

Quand Ambaro eut assez d'économies pour faire venir auprès d'elle son petit garçon de six ans, Mme Islaweyne ne cacha pas sa colère et déplora la gêne causée par le nouvel intrus. À son arrivée, elle se mit ostensiblement en quête des maladies dont il pouvait infecter ses précieux enfants et l'on entendit ses bracelets s'entrechoquer, pendant qu'elle recherchait lentes, puces et maladies de peau. Sans aucune pudeur, elle releva son *marweis* pour voir s'il avait des vers. Et bien qu'elle n'ait rien trouvé, elle lui adressait un regard noir chaque fois qu'il jouait avec ses enfants, et à ceux-ci elle chuchotait de garder leurs distances avec ce gamin venu de nulle part. Cinq années plus tard, tous deux continuaient de vivre sur le toit, tels des fantômes, et essayaient de se faire aussi petits que possible. À l'exception des piles de linge soigneusement plié, qu'Ambaro lavait et que Jama étendait pour le faire sécher, c'était à peine si la famille les apercevait ou les entendait.

Dès l'aube, Ambaro partait pour l'usine de café pour n'en revenir qu'à la nuit : son fils était donc libre d'errer, telle une âme en peine, dans une maison où il n'était pas le bienvenu, ou bien de courir rejoindre dans la rue les garçons du marché. À l'extérieur, le ciel s'était éclairci et avait pris une couleur bleu turquoise délavée. Après avoir dormi au bord de la route, des Somaliens s'éveillaient, la coiffure afro pleine de sable. Des Arabes se dirigeaient vers le souk main dans la main. Le gamin emboîta le pas à un groupe de Yéménites, coiffés chacun d'un grand turban tissé d'or et arborant, à la ceinture, une belle dague au manche d'ivoire. Il gratifiait les chameaux croisés d'une caresse sur le flanc, attention

dont les bêtes le remerciaient en battant de leurs cils démesurés, et quand elles l'avaient dépassé, elles fouettaient de la queue pour lui dire au revoir. Traînant les pieds, des hommes et de jeunes garçons transportaient légumes, fruits, pains, viandes, dans des sacs, à la main ou sur leur tête, des pains plats croustillants serrés sous le bras, tels des journaux tout juste imprimés. Tout à la joie de leur sortie matinale, des papillons virevoltaient de-ci de-là, avant que la chaleur de la journée devenue insupportable les force à trouver refuge dans des fleurs collantes. Dans l'air flottait une odeur de harnais de cuir imprégné de sueur, et les peaux dégageaient un parfum d'encens emmagasiné de la veille. Adossé au mur chaud, Jama ferma les yeux et s'imagina pelotonné sur les genoux de sa mère, des chansons refluant des profondeurs de son corps avant d'éclorre comme des bulles à la surface de ses lèvres. Il sentit une présence le dominer de toute sa hauteur et une petite main lui effleurer le haut du crâne : il ouvrit les yeux et découvrit Abdi et Shidane, rieurs au-dessus de lui. Avec ses neuf ans et ses dents écartées, Abdi était l'oncle de Shidane le bandit qui en avait onze. Le plus jeune lui tendit un morceau de pain qu'il engloutit aussitôt.

Menaçante, la lave noire des montagnes de Shum Shum surplombait la plage. C'était là que se retrouvaient – pour jouer, se battre et se baigner – les jeunes garçons du marché, toutes couleurs de peau, croyances et langues confondues. Leur assemblée offrait la palette complète des maladies infectieuses, membres mutilés et difformités recensés dans le pays. D'un *shalom* sonore, Jama salua Abraham, jeune juif au corps ratatiné : ils vendaient des fleurs ensemble en faisant du porte-à-porte. Ce dernier répondit à son salut avant de prendre son élan et de sauter dans l'eau. Les cheveux de Shidane, devenus blonds à force de malnutrition, laissaient passer le soleil et la tête d'Abdi, trop grosse pour son tout petit corps, dodelinait d'un côté puis de l'autre. Gamins

des rues dans toute l'acception du terme, ils passaient leurs journées à plonger dans la mer pour en remonter des pièces de monnaie.

Pressé de partir en virée, Jama ramassa des planches en bois délavées, rescapées de caisses éventrées, et leur fit signe de le rejoindre.

– Trouvez de la ficelle et on ira en mer, leur ordonna-t-il.

Assis sur le sable jonché d'algues, il regarda les deux autres s'activer à fabriquer un radeau de fortune avec les planches. Leur tâche terminée, ils propulsèrent à l'eau leur construction branlante.

– *Bismillah*, murmura Jama agrippé dessus de toutes ses forces.

Quand ils commencèrent à se fatiguer, ils se hissèrent à ses côtés, haletants, et contemplèrent le lever du soleil. Jama s'étendit sur le dos, un sourire heureux aux lèvres. Puis tous trois se laissèrent flotter au gré des vagues et se prirent par le bras, des gouttelettes d'eau dispersées sur le corps tels des diamants.

– Pourquoi t'apprends pas à nager, Jama ? l'encouragea Abdi. Tu viendrais pêcher les perles avec nous. C'est super, là-dessous. Y a toutes sortes de poissons et d'animaux, des coraux, des épaves. Peut-être que tu trouverais une perle que tu revendrais très cher.

– Y a pas de perles en dessous, Abdi, on a regardé partout, elles ont toutes été prises par les Arabes. Mais regardez ces imbéciles de Yéménites ! ricana Shidane. Ils méritent pas d'avoir un bateau comme ça. Avec un fusil, on pourrait piquer tout ce qu'ils possèdent.

Jama releva la tête et vit un *sambuk* regagner le port à vive allure, des caisses empilées sur le pont.

– Alors débrouille-toi pour en trouver un, provoqua-t-il.

– *Ya salam !* Parce que tu penses que je peux pas ? Je peux en fabriquer un, tu sais.

– Hein ?

– T’as bien entendu : je peux en fabriquer un ! J’ai observé les soldats, y a des gens, tu sais, qui savent ouvrir l’œil. C’est simple comme bonjour pour quelqu’un comme moi de fabriquer l’un de ces trucs de *Ferengis*. Tu te trouves un morceau de bois dur, t’y fais un trou qui le traverse de haut en bas, tu te procures de la poudre à canon, t’en bourres le trou, puis tu remplis un bout avec des galets et, dans l’autre, tu allumes une mèche et tu fais sauter dans la mer des imbéciles comme ceux qui viennent de passer.

– Moi, y me semble plutôt que c’est tes fesses brûlées qui vont sauter dedans, gloussa Jama en appui sur les coudes.

– Rigole si ça t’fait plaisir, espèce d’idiot d’Idagale aux grandes dents. C’est moi le *mukhadim* et si t’as de la veine, tu seras mon coolie.

– Ouais, on pourrait être des bandits des mers tout couverts d’or, s’enthousiasma Abdi en tirant sur le soleil avec des balles imaginaires. *Wallaahi*, ils feront tous dans leur froc quand ils nous verront paraître sur notre beau navire.

Jama sentit de l’eau sur sa peau.

– *Yallah, yallah*, vite à la plage ! La ficelle cède, hurla-t-il pendant que les planches s’écartaient.

Abdi et Shidane ne se le firent pas répéter : ils sautèrent à la mer, lui attrapant chacun un bras, et le maintinrent au-dessus de l’eau comme deux dauphins savants.

Sous une température caniculaire, Jama se dirigea d’instinct vers le quartier des entrepôts. En poussant du pied une boîte de conserve, il dévala les rues poussiéreuses du Cratère, ville située au cœur d’un volcan dont la chaleur infernale plaquait comme de la lave populations et cultures sur ses flancs. La lumière du soleil réfléchi par les toits de tôle l’aveugla un instant. Les senteurs de thé, café, encens, myrrhe répandues

sur la colline en un mélange écœurant l'enveloppèrent et lui montèrent à la tête. Au niveau du premier dépôt, des coolies torse nu chantaient en hissant de lourdes caisses de bois à l'arrière de camions ; ils en plaçaient d'autres, légèrement plus petites, sur le dos de chameaux et chargeaient les sacs sur des ânes. Jama franchit le seuil en pierre des magasins de café al-Madina et réussit à percer l'obscurité grâce aux rayons de soleil filtrant par les interstices du toit : ils illuminaient la poussière remuée par l'entrechoc des grains de café jetés en l'air pour en desserrer les coques. Toute une armée de femmes sous-payées en robes somaliennes à fleurs de couleurs éclatantes se tenaient penchées au-dessus de paniers, occupées à nettoyer les grains afin de les rendre propres à la vente. Jama se faufila parmi elles à la recherche de celle qui avait des séquelles de variole, des yeux aux reflets cuivrés, des canines en or et une chevelure d'ébène. Il la trouva dans un coin à l'écart, les cheveux retenus en arrière par un foulard bleu ciel. Elle lui baissa la tête et il sentit sa peau douce toute couverte de taches de rousseur l'effleurer pendant qu'elle déposait un baiser sur sa joue.

Elle lui glissa à l'oreille :

– Qu'est-ce que tu viens faire ici, Goode ? Je suis pas là pour m'amuser, tu sais. Tu veux quoi ?

Jama se tenait devant elle, jambes croisées comme un flamant.

– Sais pas... Je m'ennuyais... T'as des sous ?

Il n'avait pas pensé à lui réclamer de l'argent, mais maintenant qu'il se trouvait en sa présence, il était comme gêné de lui avouer qu'il ne voulait que la voir.

– *Keleb!* Tu viens me voir au travail pour me demander des sous ? Vraiment t'es qu'un égoïste et tu mérites qu'Allah te maudisse ! Sors vite avant que le *mukhadim* t'aperçoive !

Il prit les jambes à son cou et s'en alla trouver refuge derrière l'entrepôt. Mais elle réussit à l'y trouver. De ses

mains sèches et rugueuses, elle l'attira contre elle et l'odeur d'encens et de café qui émanait de sa robe lui emplit les narines. Il éclata en sanglots.

– Goode, Goode, s'il te plaît, t'es plus un enfant ! Qu'est-ce que je t'ai fait ? Tu peux me dire ? T'as vu la vie que je mène ? Tu peux pas avoir un peu pitié de moi ?

Elle le tira par les bras jusqu'à un muret face à la mer.

– Tu sais au moins pourquoi je t'appelle Goode ?

– Non, mentit Jama, avide d'entendre parler de l'époque où il avait une vraie famille.

– Quand j'étais enceinte de toi, j'ai pris énormément de poids. Mon ventre pointait de façon incroyable et les gens me disaient que la jeune fille de dix-sept ans que j'étais risquait de mourir en donnant naissance à un bébé aussi gros et que t'allais m'arracher les entrailles. Mais moi, je m'en faisais pas, j'étais heureuse, car je savais que j'attendais quelqu'un de spécial. C'était très difficile d'emboîter le pas des chameaux, surtout que je marchais de moins en moins vite. Souvent, je n'arrivais pas à suivre la grande caravane de mon père et c'est clopin-clopant que je rattrapais le reste de la famille avec mes chevilles enflées. Un jour, peut-être au huitième mois de ma grossesse, l'épuisement m'a forcée à m'arrêter, même si le dernier chameau n'était plus en vue depuis belle lurette. Dans la brousse, y avait un vieil acacia appelé « Gumburaha Banka » : je me suis assise à l'ombre du vieil arbre pour m'y reposer. Adossée à son tronc, j'étais concentrée sur ma respiration haletante. Je portais un *guntiino* de nomade qui exposait mon ventre au soleil et à la brise... quand soudain, j'ai senti la douceur d'une main me caresser le dos et se diriger vers mon nombril : j'ai baissé les yeux et *hoogayeh!* ce n'était pas une main, mais un énorme mamba lové sur mon estomac ! Terrorisée à l'idée que son gros corps allait t'écraser, j'ai bloqué ma respiration. Le serpent s'est immobilisé lui aussi et a posé sa gueule diaboliquement sage

contre la paroi de mon ventre pour écouter les battements de ton cœur. Tous trois, on est restés comme ça pendant ce qui m'a paru être une éternité, puis il s'est remis à onduler et a glissé de mon corps avant de disparaître dans le sable d'un coup de queue. C'est à partir de ce moment-là que j'ai voulu t'appeler Goode, ce qui veut dire « mamba noir », mais ton père s'est moqué de moi. Pourtant, quand à ton tour tu as ondoyé de mon corps avec ta belle peau sombre et ton odeur de terre, je savais le nom que j'allais te donner et je l'ai gardé comme mon petit nom à moi pour mon bébé serpent.

Ses paroles lui faisaient chaud au cœur et lui donnaient l'impression que l'amour fusait en or liquide dans ses veines. Il se tut pour ne pas rompre le charme entre eux. Elle poursuivit :

– Je sais que je suis dure avec toi, parfois trop dure, mais tu sais pourquoi je suis si exigeante ? Pourquoi c'est bon pour toi que j'exige des choses que tu comprends pas ? J'ai placé tant d'espairs en toi, tu es mon bébé porte-bonheur, né pour être quelqu'un, Goode. Tu sais que l'année de ta naissance est connue comme celle du ver ? Des vers bien gras ont rampé de terre pendant la saison des pluies et ont mangé l'herbe, les arbres et même nos maisons de paille avant de disparaître d'un seul coup une fois repus. Tout le monde pensait que c'était le début de la fin, mais les anciens ont annoncé qu'ils avaient déjà vu ça et que c'était *barako* puisqu'il s'est mis à pleuvoir abondamment après, et que nos chamelles ont donné naissance à plein de petits. Une vieille femme du nom de Kissimee m'a avertie que ça porterait chance à mon enfant de naître au plus fort du fléau – c'était comme naître sous la protection de tous les saints – et qu'il verrait les quatre coins du monde. Je l'ai crue, parce que ses prophéties s'étaient toujours réalisées.

Malgré la beauté de ses paroles, Jama sentait que sa mère était en train de fabriquer la corde pour le pendre, plaçant

elle-même le nœud coulant autour de son cou, prêt à être serré. Il se rapprocha d'elle pour se faire câliner et elle enserra son dos acajou de ses bras brun doré, tout en laissant ses doigts courir sur sa colonne vertébrale saillante.

– Retournons à Hargeisa, *hooyo*.

– Un de ces jours, quand nous aurons assez d'économies, répondit-elle en lui déposant un baiser sur la tête.

Elle dénoua le bas de sa robe et prit une pièce d'un *paisa* qu'elle lui remit.

– À tout à l'heure sur le toit.

– D'accord, *hooyo*.

Puis lui attrapant la main, elle ajouta les yeux rivés sur lui :

– Que Dieu te protège, Goode !

Mme Islaweyne n'aimait pas Ambaro et ne faisait rien pour le cacher. Bien au contraire, elle profitait des longues absences de la mère pour s'en prendre au petit. Quand, à l'issue de ses interrogatoires mielleux, elle prit conscience que Jama ne dirait jamais de mal d'elle ni ne laisserait échapper de secrets embarrassants, elle ne se gêna pas pour la critiquer ouvertement. « Mais quelle femme est-ce donc pour laisser son garçonnet errer seul dans les rues tous les jours ? » et « Je ne suis pas étonnée de la mauvaise réputation des Somaliennes quand j'en vois certaines bras nus et tétons à l'air ». La rancœur était réciproque et mère et fils se moquaient d'elle sitôt qu'elle avait le dos tourné. Si Ambaro surprenait Mme Islaweyne en train de nouer son *mikaab*, elle levait les yeux au ciel et chantait d'une voix douceuse : « *Dhegdheer, Dhegdheero, yaa ku daawaan?* Sorcière, ô sorcière, qui peut bien t'admirer ? »

Femme bizarre et vaniteuse aux membres courts et dodus, Dhegdheer s'enduisait d'huile des pieds à la tête et soulignait de khôl ses sourcils, d'une main lourde. Sur sa joue trônait

un gros grain de beauté dont les poils se mélangeaient à son abondante moustache. Et elle compressait ses petits pieds enflés dans des chaussures qu'Ambaro ne pourrait jamais se permettre d'acheter. Il lui arrivait de monter sur le toit et de leur jeter un regard noir, sans raison particulière, histoire de marquer son territoire. Quand elle redescendait, Jama s'amusait à imiter sa façon de se dandiner et de plisser les yeux.

– Va te faire voir, sorcière ! s'écriait-il une fois qu'elle s'était suffisamment éloignée pour ne plus l'entendre.

– Mettre bas, c'est tout ce qu'elle sait faire, ajoutait sa mère. Ma parole, c'est une route qu'elle a entre les jambes, car c'est par deux ou trois qu'ils sortent, comme chez les chiens errants !

Et elle avait raison. Jama avait dénombré huit enfants, mais derrière chaque porte, il semblait qu'il y en avait d'autres encore qui dormaient ou pleuraient. Scolarisés, les aînés des garçons parlaient arabe, même à la maison, et se moquaient, de leur voix lente et idiote, de l'arabe incorrect et argotique que Jama avait appris dans la rue. Même si ZamZam était loin d'être la jeune fille la plus séduisante de la terre, Dhegdheer ne cachait pas ses vues sur l'un des riches importateurs de bétail somaliens de Berbera et voulait donner à sa fille l'apparence d'une fleur délicate cultivée dans le plus raffiné des foyers.

Par le plus grand des hasards, Jama surprit une conversation entre Dhegdheer et son mari : elle s'y plaignait de ce que la présence chez eux d'Ambaro et de son gamin des rues ternissait l'image qu'ils voulaient donner à l'extérieur. Avec un grognement, M. Islaweyne avait invité Jama à sortir de la pièce, mais cela n'avait fait que confirmer au jeune garçon la fragilité de sa position dans cette maison. Et bien sûr, plus il passait de temps dans les rues pour éviter Dhegdheer et ses fils, plus ceux-ci trouvaient de sujets de plainte.

– Kinsi l'a vu voler au souk.

– Khadar notre voisin dit qu’il traîne au *mukhbazar* du Chameau et parle aux fumeurs de haschich.

Ce qui était la stricte vérité, mais si Jama avait de mauvaises fréquentations, c’était parce qu’il n’avait ni frères, ni cousins, ni père pour le protéger, contrairement aux autres enfants. Conscient de son impuissance et pour ne pas se créer d’ennemis, il ne contestait pas les ragots colportés sur lui. Récemment lié à Shidane et Abdi, gentils et généreux à son égard, il savait que l’amitié entre garçons de clans différents naissait et mourait à la même vitesse qu’apparaissaient et disparaissaient les constellations d’étoiles nouvelles dans la chaleur d’Aden.

Cet été-là, dans la fournaise de l’appartement, les femmes se battaient froid. Après avoir accumulé fatigue et frustrations pendant sa journée de travail, Ambaro n’était pas d’humeur à se laisser marcher sur les pieds : elle fréquentait la cuisine au même moment que Dhegdheer, se servait de plus grandes rations de farine et de *ghee*, prenait le premier verre propre qui lui tombait sous la main au lieu d’utiliser ceux réservés à leur usage, et oubliait de s’occuper de la lessive. Même avec Jama, elle était à fleur de peau : un jour elle voulait qu’il travaille, le lendemain qu’il aille à l’école, un autre qu’il arrête de fréquenter les garçons du marché et qu’il reste sur le toit et, certains jours, même qu’il disparaisse carrément de sa vue. D’abord son fils essayait de l’apaiser en la massant de ses doigts talentueux et vifs, pour enlever tous les nœuds de son corps, mais très vite, elle ne supportait plus qu’il la touche et il partait dormir avec Shidane et Abdi. Il laissait s’écouler quelques jours avant de rentrer se laver, manger un morceau et jeter un œil sur sa mère... jusqu’à ce qu’un soir il découvre Ambaro et Dhegdheer, toutes griffes dehors et babines retroussées, prêtes à se jeter l’une sur l’autre dans la cuisine. Outre les cris de « sale pute » et de « dévergondée » dont Dhegdheer abreuvait

sa mère, la maîtresse des lieux exigeait qu'Ambaro sorte de la cuisine, ce à quoi l'autre refusait d'obtempérer avec force insultes, le crachat près de jaillir de la bouche. Jama lui saisit le bras pour tenter de l'éloigner, au moment où, alarmés par le vacarme, les fils de la maison, plus âgés et plus forts, firent irruption. Les deux femmes se mirent à se bousculer l'une l'autre parmi les faitouts fumants, ce qui incita Jama à les retirer aussitôt du feu pour les mettre hors de leur portée. Plus jeune et plus forte, sa mère était également plus apte au combat que sa sédentaire hôtesse et elle l'accula dans un recoin, la défiant de poser la main sur elle.

– *Soobax, soobax*, allez, vas-y, provoquait-elle.

C'en était trop : l'aîné des fils se jeta sur elle et la fit tomber.

– Tu devrais avoir honte de toi, piailla-t-il de sa voix cassante.

À la vue de sa mère au sol, Jama attrapa instinctivement un faitout de soupe fumante et lança le liquide dans la direction du garçon... dont il ébouillanta les pieds nus. Dhegdheer était hors d'elle :

– *Hoogayeh waan balanbalay*, mes trésors, *beerkay!* mes chéris, se lamentait-elle. Qu'Allah te découpe en morceaux et te jette aux chiens sauvages, Jama!

Elle ramassa un long couteau de cuisine et entreprit de l'aiguiser. Pendant qu'Ambaro essayait de le lui faire tomber des mains, Jama fila entre leurs jambes et se sauva de l'appareil.

Il eut droit aux félicitations de Shidane et d'Abdi quand il leur annonça qu'il ne remettrait plus jamais les pieds chez les Islaweyne. Pour eux, Aden était un immense terrain de jeu hérissé d'écueils dont l'aîné du trio maîtrisait tous les recoins, culs-de-sac, trous et locaux dérobés, puisque la carte de l'Aden invisible ne présentait aucun secret pour lui. En unissant leurs forces, ils pouvaient éviter des garçons plus âgés qui autrement les auraient dépouillés ou battus.

Ce fut seulement quand ils s'associèrent en bande que Jama réalisa qu'Abdi était pratiquement sourd : il avait pour habitude de mettre l'oreille tout contre la bouche de son interlocuteur et d'attraper ses mains pendant qu'il l'écoutait. Blottis l'un contre l'autre sous un vieux drap, les benjamins se plaisaient à admirer de la terrasse du toit le soleil couchant transformer les flaques des vieux réservoirs en minuscules soleils : ce qui déclenchait les railleries de Shidane. Eux, en retour, se moquaient de ses grandes oreilles.

– Pas étonnant que ton pauvre oncle soit si sourd ! T'as des oreilles pour deux, ironisait Jama en attrapant les oreilles décollées de Shidane.

– Ça te va bien de me critiquer ! rétorquait l'autre en montrant les grandes dents blanches de Jama. T'as vu les défenses d'éléphant que t'as ! Tu pourrais déraciner un arbre !

– C'est que tu rêves d'avoir les mêmes, oreilles de lapin, et qui s'écartent au milieu pour te porter chance ! Tu vas voir l'homme riche que je vais devenir. Tu meurs d'envie d'avoir les mêmes, avoue ! répliquait Jama en exhibant ses dents pour susciter leur convoitise.

Après la disparition de Jama, source de satisfaction secrète pour Dhegdheer, M. Islaweyne autorisa Ambaro à emménager dans une pièce minuscule de l'appartement. Le soir tard, bien après la fin de ses douze heures de travail, elle sillonnait, oppressée, les ruelles sombres et crasseuses, à la recherche de son fils. Elle se rendit dans ses anciens refuges et interrogea les garçons qui aidaient au marché : en vain. N'ayant noué aucun lien avec les trieuses de café qui, contrairement à elle, s'épanchaient chaque fois que l'occasion s'en présentait, elle verrouilla son angoisse dans son for intérieur et ne put donc s'en libérer. Jama était habitué aux fugues, mais cette fois elle pressentait qu'il ne

reviendrait pas. Sa fille Kahawaris se mit à hanter ses rêves et elle détestait rêver des morts.

À la différence de nombreuses Somaliennes qui abandonnaient leurs fils de quatre ou cinq ans au moment où leur père les quittait, elle avait gardé le sien et s'en occupait du mieux qu'elle pouvait, tourmentée jour et nuit par l'idée de lui offrir la meilleure protection possible.

Jama était la seule famille qui lui restait et la seule dont elle voulait, n'ayant pas revu les autres depuis son départ pour Aden. Elle avait été élevée par sa tante après que la variole eut emporté sa mère Ubah. Azraël, l'ange de la mort, avait frappé quatorze fois à la porte de cette dernière et décimé sa ribambelle d'enfants, les accablant l'un après l'autre de diarrhées, d'accidents sans gravité apparente, de malnutrition et de toux qui avaient disloqué leur minuscule cage thoracique. À la mère infortunée n'avait survécu qu'une petite fille malade au cœur brisé qui hantait sa tombe dans l'attente du Jugement dernier, jour où elle espérait son retour. La variole avait laissé des séquelles sur le corps d'Ambaro, mais elle n'en était pas morte et elle exhibait ses cicatrices comme preuves que l'esprit de sa mère veillait sur elle. Au fil des ans, elle était devenue une jeune femme maigre et silencieuse. Accablée par le chagrin d'avoir perdu mère, frères et sœurs, elle ne se mélangeait pas aux autres membres de la famille qui la craignaient, inquiets de ce que l'adversité ne l'incite à leur jouer de méchants tours de sorcellerie. Selon eux, ses yeux étaient trop profonds, trop baignés de malheur pour leur faire confiance. Il n'y avait guère que Jinnow, matriarche de la famille polygame à la tête bien posée sur les épaules, pour lui montrer de l'affection. C'était elle qui avait fait office de sage-femme à sa naissance, qui lui avait donné son nom et qui avait exigé que la famille ne se mêle pas de son intimité grandissante avec son cousin Guure. Orphelin comme elle, ce dernier avait été recueilli par une vieille tante

et Ambaro voyait en lui une âme sœur tout autant qu'un parent qui, pensait-elle, comprendrait ce que ça voulait dire qu'être étranger, « maudit » et « malheureux » dans sa propre famille. Elle l'observa longtemps avant qu'il pose les yeux sur elle, mais quand enfin cela arriva, il se mit à surgir dans son dos au puits ou à chaque fois qu'elle ramassait du bois de chauffage.

Quand on lui rapporta que son père et ses oncles lui avaient préféré un autre homme, elle demanda à Jinnow d'être son émissaire auprès de Guure et de lui proposer un rendez-vous. Enveloppée de son plus beau châle, elle s'enfonça dans la nuit. Souple et souriant, la peau brillant au clair de lune, il l'attendait comme convenu sous le grand acacia. Sa coiffure afro formait un halo autour de sa tête et, comme il portait une tunique blanche capturant la lumière, il lui sembla s'enfuir avec l'archange Djibril. Il tenait à la main un baluchon de toile. Il s'agenouilla pour l'ouvrir et, en sortit une grenade et un bracelet en or dérobé à sa tante. Il en fit présent à Ambaro et lui couvrit les mains de baisers quand elle les accepta. Puis il s'empara d'un luth et la pria de prendre place à ses côtés sur la toile du baluchon. Il pinça quelques cordes avec délicatesse, tout en gardant son sourire en ligne de mire : sourire qui perdit vite toute timidité pour grandir en malice. Se sentant enfin en confiance, il se mit à jouer une douce mélodie bucolique : berceuse pour amoureux, elle était à l'image du printemps. Ils restèrent ainsi enlacés jusqu'à ce que la lune et les étoiles tirent avec tact leur révérence et abandonnent les amants secrets à eux-mêmes. On les maria le lendemain, lors d'une cérémonie à laquelle n'assistèrent que des étrangers et que dirigea un cheik rebelle qui, pour se moquer, attribua à deux chèvres le rôle de tuteurs de la mariée. Ils retournèrent au camp familial et à l'admiration de leurs cousins, mais les anciens, furieux, n'offrirent rien au jeune couple qui fut obligé de se

construire sans aide un *aqal* branlant – tente confectionnée avec des branchages et des peaux.

Ambaro apprit très vite que son mari était un rêveur invétéré : tout le monde l'adorait, mais personne ne lui aurait confié un troupeau de chameaux. Incapable de tourner le dos à sa jeunesse insouciante, il fréquentait ses amis comme par le passé, tandis que la jeune femme ne rêvait que de fonder un foyer. Débordant de passion pour le luth, il manquait d'énergie pour le reste et se révélait incompetent dans tous les détails de la vie pratique. Sans une seule tête de bétail à eux, ils dépendaient de la charité de Jinnow. D'un seul coup, Ambaro commença de le juger, de le surveiller, de vouloir limiter sa liberté. À l'arrivée de Jama, une année plus tard, alors que la jeune femme allait sur ses dix-huit ans, elle se prit à espérer que son mari se préoccuperait des besoins du bébé. Mais au lieu de cela, il continua de s'arranger les cheveux et de jouer du luth, lui dédiant sa chanson favorite : *Ha i gabin oo i gooyin*. À l'occasion, il berçait le bébé de ses doigts fins avant qu'elle le lui arrache des mains. Elle avait en sa possession un couteau et un bâton qui provenait de l'arbre magique *wagar*, afin de protéger son fils des dangers visibles et invisibles. Mère farouche, prête à se battre pour son garçonnet, elle avait vu fondre sa douceur naturelle. Le bébé noué dans le dos, elle apprit à tresser des paniers d'osier, à créer des parfums, à coudre des couvertures, dans le but d'échanger ces produits de sa fabrication contre de la nourriture dans les camps voisins. Pourtant cela ne changea pas fondamentalement leur situation de misère et Ambaro en fut réduite à chercher des plantes et des racines comestibles dans le désert. Quand Guure se mit à mâchonner du qat à longueur de journée en compagnie de jeunes hommes qui lui transmirent leur passion des voitures, Ambaro s'arracha les cheveux de désespoir. Il l'ennuyait avec son obsession et ses récits à n'en plus finir sur les hommes du clan partis au

Soudan gagner beaucoup d'argent, en devenant chauffeurs de *Ferengis*. La jeune femme, qui n'avait jamais vu de voiture de sa vie – pour elle, c'étaient là des objets de sorcellerie nés de l'imagination des étrangers –, n'apercevait pas d'issue à la situation. Elle essaya en vain d'éteindre le feu qui brûlait en lui, mais plus elle le critiquait et se moquait de lui, plus il s'accrochait à son rêve et se persuadait de devoir partir pour le Soudan. Ses déclarations tuèrent tout espoir dans le cœur de la jeune femme quand elle comprit avec quelle facilité il parlait d'abandonner sa famille. Elle se mettait à pleurer et, il la prenait dans ses bras, mais elle savait que le problème n'en était pas résolu pour autant. Guure mit son projet en sourdine quand leur naquit une fille, un an après Jama. Cette enfant souriante aux grands yeux heureux, Ambaro l'appela Kahawaris, après que les rougeoiements de l'aube eurent annoncé sa naissance. La petite fille, dont les autres mères enviaient la beauté et dont les gloussements joyeux résonnaient à travers le camp, fut leur rayon de soleil. Devenu un petit garçon bavard, Jama câlinait sa petite sœur et posait toutes sortes de questions aux adultes, elle sur son dos. Avec ses deux enfants réveillés par la faim toutes les nuits, Guure promit d'accepter le premier travail qui se présenterait, même s'il s'agissait de transporter des carcasses de l'abattoir. Il se mit à aider Ambaro dans les tâches ménagères, sourd aux ricanements de ses amis quand il allait chercher de l'eau au puits et trayait les chèvres en compagnie des femmes. La vie suivait ainsi son cours... jusqu'au jour long et épuisant où Ambaro détacha sa fille de son dos et la découvrit sans vie. De toutes ses forces, elle appela Guure, il lui prit la fillette des bras et courut chez Jinnow. La petite fille fut enterrée le lendemain. Après la mort du bébé, la jeune mère connut un vide immense. Elle pleurait jour et nuit. Elle refusait de se lever, de se nourrir ou de préparer les repas de Jama ; elle reprochait à Guure de l'avoir laissée porter un nourrisson

de village en village dans la chaleur et la poussière. Ambaro avait conçu des craintes pour son fils et n'avait jamais oublié de placer son oreille près du cœur du petit pour vérifier qu'il battait : le garçonnet s'était développé harmonieusement. Maintenant elle se sentait coupable de ne pas avoir agi de même avec Kahawaris et d'avoir été une mauvaise mère. Guure faisait tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider. En vain. Il donnait à manger à Jama et le baignait, mais comme il n'avait pas le don du commerce comme elle, ils ne mangeaient pas tous les jours à leur faim et étaient forcés de mendier. Son père étant mort avant sa naissance, il n'avait aucune idée de la façon dont devait se comporter un père : il se contentait de s'agiter, bourré de mauvaise conscience, alarmé à l'idée que son fils puisse mourir lui aussi. Finalement, après qu'une sécheresse eut décimé les chameaux, moutons et chèvres du clan, tout se désintégra et les familles éclatèrent, chacun partant sur les chemins de terre se battre pour sa survie.

Guure se saisit du visage d'Ambaro et la plaça devant l'alternative suivante :

– Ou c'est moi qui pars gagner le pain du ménage, ou c'est toi. À ton avis?

La jeune femme lui retira les mains sans répondre. Le jour même, Guure prit la direction du Soudan, sans carte ni même un sou en poche. Ils ne le revirent plus jamais, même s'il leur arrivait de recevoir des nouvelles de ses pérégrinations. Ambaro n'en continua pas moins de l'attendre, se demandant s'il était mort, devenu fou ou s'il avait rencontré quelqu'un d'autre. Sa famille à elle exigea qu'elle demande le divorce : les saints hommes jugèrent qu'elle avait été abandonnée et qu'elle pouvait dorénavant se considérer comme libre. Mais elle continua d'attendre. Elle partit pour Aden travailler à l'usine afin d'économiser l'argent gagné pour se lancer à sa recherche et repoussait systématiquement ses

admirateurs, car elle gardait espoir qu'un jour Guure surgirait à l'horizon, son luth dans le dos.

Il n'était tout bonnement pas possible à Jama de retourner chez les Islaweyne : la seule perspective de revoir cette femme vaniteuse, qui les traitait lui et sa mère comme des moins que rien, lui donnait des haut-le-cœur. Il en avait assez de raser les murs pour laisser toute la place à cette reine de pacotille. Sa mère le fatiguait également, à lui donner la migraine. Dormir à la belle étoile avait développé chez lui un instinct vorace d'autopréservation : les petits poils en bas de son dos se dressaient pour l'avertir du danger qu'il appréhendait dans l'épaisseur de l'air poussiéreux. Sa pensée prenait source dans l'enchevêtrement de nerfs à la base de sa colonne vertébrale et il partageait les besoins primaires d'Adam : se nourrir, se mettre à l'abri et éviter les prédateurs. Dormir sur les toits et dans la rue l'avait obligé à passer du sommeil paisible et satisfait du nourrisson en sécurité sous l'œil vigilant de sa mère, au sommeil léger où le moindre bruit de pas et toute voix mystérieuse le réveillaient. Son endroit préféré – le coude du toit d'un immeuble branlant à l'odeur limoneuse – se repliait pour former une tombe fermée sur trois côtés ; à l'intérieur, Jama se sentait autant en sécurité que les morts, et à la hauteur où il se trouvait, il appartenait à l'espèce humaine sans devoir en partager les souffrances. En s'éveillant à l'aube, il observait les petits insectes traverser en trombe le mur de terre battue, pénétrés de leur propre valeur, et s'affairer le long de ses doigts et sur son visage sans lui accorder plus d'importance qu'à une pierre posée sur leur chemin. Il se sentait aussi petit qu'eux, tout en étant plus vulnérable : plus seul que les fourmis au milieu de leur armée ou que les cafards aux ailes cachées derrière leur épaisse carapace. Cette nuit-là, il avait

donc décidé de se rendre dans ce nouvel immeuble pour y retrouver Shidane et Abdi. Les jours, les semaines et les mois passaient, et Jama ne savait pratiquement jamais où il allait manger ou passer la nuit suivante. Il menait une vie complètement dérégulée et s'imaginait facilement vieillir et perdre ses forces dans ces rues sordides, avant de finir un jour, comme il l'avait vu pour d'autres garçons du marché, froid et raide sur le trottoir. Une charrette tirée par un âne le transporterait alors jusqu'à une fosse commune à l'extérieur de la ville, où les chiens errants se repaîtraient de son cadavre.

Jama se glissa dans l'immeuble en souhaitant le bonsoir au concierge à moitié endormi. Il monta sur le toit, triste de désirer la présence d'une mère à la compagnie trop difficile à supporter. Une fois là-haut, le silence absolu le renvoya à son vide intérieur : Abdi et Shidane n'étaient pas là. D'un seul coup, son sentiment de solitude s'amplifia : il avait besoin de sentir le petit corps chaud d'Abdi recroquevillé tout contre lui, son nez humide fourré dans son cou. Debout sur le rebord du toit, il leva les yeux vers les étoiles impassibles et la lune ronde toujours aussi indifférente. Le précipice à quelques centimètres de ses pieds, il hurla de toutes ses forces :

– Guure Mohamed Naaleyeh, t'es où? Viens chercher ton fils!

L'écho s'empara de sa voix qui partit se perdre au-dessus de la mer.

Shidane menait sa bande dans les rues du secteur arabe de Ma'alla, partageant avec son jeune oncle et Jama les tuyaux glanés lors des courses qu'il y effectuait. Des hommes et des femmes dont la vie se déroulait dans le cadre de fenêtres éclairées du dedans s'agitaient derrière des rideaux, comme des marionnettes indiennes aux mouvements saccadés.

C'était tout du moins l'impression des jeunes garçons qui les observaient au crépuscule de la rue.

– La femme de cette maison est en réalité un eunuque ! Je l'ai vue retirer son *sharshuf* et dessous s'est dressée une gigantesque bite. Il avait des poils partout, sur les bras et les pieds, beurk ! On aurait dit un lutteur, *wallaahi*, je vous jure.

D'un œil incrédule, Jama écarta Shidane. Des roses d'un rouge extravagant, de la taille de son visage, se déversaient par-dessus le mur extérieur des maisons, embaumant l'air de leur parfum sucré de mélasse. Il en arracha une de sa tige et en caressa les pétales : ils étaient doux comme des ailes de papillon. Sa main traça un cercle dans la brise du soir, entraînant dans son sillage un ballet d'insectes attirés par ces effluves.

– Et l'homme là-bas, tu le vois ? Celui avec un turban. Il arrête pas d'être mis en prison et d'en sortir. Toutes ses dents sont en or et servent de cachette aux diamants qu'il trafique. Je l'ai vu faire la nuit, en l'espionnant par la fenêtre.

Abdi s'exclama, ravi :

– *Inch Allah*, quand je serai plus grand, je serai trafiquant de diamants. C'est beaucoup mieux que de trafiquer des perles ! Je m'achèterai des chaussures noires pointues, étincelantes, comme les riches, et j'offrirai une maison à *hooyo* et plein d'or, plus qu'elle pourra jamais en porter.

En silence, les trois gamins posèrent les yeux sur leurs pieds nus chaussés seulement de sable et de poussière.

– Vous savez ce que moi, j'achèterai ? demanda Jama.

– Une voiture ? suggéra Shidane.

– Non, un avion pour traverser les nuages et revenir sur terre chaque fois que je voudrai visiter un nouvel endroit : La Mecque, la Chine. J'irai même plus loin, à Damas et à Ardiwaliya, et je me déplacerai comme il me plaira.

– Allah ! C'est l'œuvre de Shayddaan ! Pour rien au monde, je monterai dans des trucs pareils, s'emporta

Shidane. Ma mère dit que c'est interdit, Dieu a donné des ailes aux anges, aux insectes et aux oiseaux, un point c'est tout! Pas étonnant alors qu'ils prennent feu! Et quand t'es dedans à ce moment-là, tu brûles aussi et on peut pas t'enterrer proprement, si bien que tu vas direct en enfer. Après tout, bien fait pour les *Ferengis*!

Dans la touffeur de l'air, la rose arrachée à son rosier se fana et Jama en détacha les pétales l'un après l'autre.

– Dis, tu te souviens de ce marchand de fleurs pour qui on a travaillé au dernier ramadan?

– Ce connard, comment tu veux que je l'oublie! tempêta Shidane. On attend encore d'être payés! C'est qu'on sait pas tous faire les yeux doux aux femmes comme toi, Jama. Quand les vieilles sorcières me voyaient en ouvrant la porte, elles la refermaient aussi sec. Il me doit encore l'argent des quelques fleurs que j'ai réussi à vendre.

Jama porta le doigt à sa bouche :

– Tais-toi et écoute, Shidane. J'ai entendu dire qu'il était devenu marin et qu'il gagnait assez par traversée pour prendre deux épouses et s'acheter une grande maison à Sanaa.

– Deux femmes! s'exclama Shidane avec un sifflement. Une mocheté pareille! Je vois pas comment il pourrait persuader rien qu'une grosse baleine aveugle de l'épouser!

Abdi se mit à rire comme un bossu des boutades de son neveu. Il affichait habituellement une expression grave et contemplative, mais soudain, un éclair de lumière traversait son regard, un sourire fendait son visage, donnant à voir ses dents mal alignées. Un sourire tout de travers qui dévoilait cent quenottes blanches et cassées.

Pour Jama, cela avait été un vrai plaisir de faire du porte-à-porte pour proposer, dans le crépuscule frais et calme, du jasmin, des fleurs de frangipanier et d'hibiscus, tout en échangeant des sourires avec les jolies épouses et les filles

d'hommes riches qui habitaient les quartiers chics. À la tombée de la nuit, sa peau et son sarong exhalaient un arôme enivrant de vie et de beauté. De retour chez les Islaweyne, il décorait la chevelure noire de sa mère de fleurs roses, rouges et pourpres.

Alors que les trois garçons descendaient la rue à pas feutrés, un grand bruit déchira le silence du quartier. Des cris de femme s'élevèrent au-dessus du vacarme, Jama échangea un regard nerveux avec ses compagnons. Une femme de petite taille et d'âge moyen surgit au coin de la rue et les dépassa en courant pieds nus, le devant de sa tunique arraché dévoilant un vieux soutien-gorge grisâtre : la terreur lui tordait le visage. Elle était suivie d'un groupe d'hommes plus âgés, l'un avec un couteau, un autre avec une grosse canne. Ils hurlaient :

– *Ya sharmuta!* Pute! Femme adultère! Tu déshonores notre rue, on va t'attraper, tu vas voir!

À leurs trousses, toute une troupe de gamins des rues pleuraient, applaudissaient, riaient ; son tourbillon happa Jama, avant de le dépasser tout aussi vite. Cloué sur place et abasourdi, il regardait en direction des lyncheurs.

– Poursuivons-les! s'écria Shidane.

Ils emboîtèrent le pas à la foule.

– Y sont partis de quel côté? interrogea Jama en essayant de deviner la direction qu'ils avaient prise.

Quand ils atteignirent la ruelle crasseuse où la femme avait été acculée, cette dernière poussait des cris perçants, ses enfants accrochés à elle. Une petite fille toute tremblante hurlait en la tenant par la taille, tandis qu'un gosse tentait désespérément de faire rempart de son corps menu contre l'homme au couteau. Shidane joua des coudes pour se rapprocher d'elle; le couteau était suspendu au-dessus de leurs têtes.

– Laisse-la tranquille, hurla-t-il. Tu la laisses, connard!

Jama vit l'homme à la canne en donner un coup dans le dos de Shidane, une autre brute le retint, pendant qu'un vieil homme l'injurait et fonçait sur son ami :

– Dégage! *Ya abid*, esclave, enrage-t-il.

La troupe tout excitée des gosses entourait Jama, les yeux agrandis de terreur ou de joie devant le spectacle. Un garçon voulait absolument escalader son dos pour mieux voir, mais il s'en débarrassa en le projetant au sol. Abdi était accroché au bras de l'homme à la canne. Inquiet que ce dernier ne la retourne contre lui, Jama se dirigea vers l'homme au couteau, lui attrapa le bras et y planta les dents, accentuant la pression jusqu'à ce que l'autre lâche l'arme. Shidane la ramassa, la coinça dans son *marweis*, et donna le signal de la retraite. Tous trois s'évanouirent dans la nuit.

Le lendemain, les garçons assiégeaient, telle une bande d'hyènes affamées, la terrasse du restaurant de *Cowasjee Dinshaw et fils* et prenaient position à gauche, à droite et au milieu des clients cosmopolites qui y dînaient, passant commande de grandes assiettes de riz au poulet, de spaghetti au hachis d'agneau, de ragoût avec d'énormes tranches de pain. L'air résonnait de l'entrechoc de verres pleins, ainsi que des bavardages qui allaient bon train, tandis que des volutes de cigarettes s'enroulaient au-dessus des tables. La bouche de Jama se mit à saliver devant cet étalage de bonnes choses et il dut l'essuyer. Il échangea un regard de connivence avec Shidane, debout derrière un marchand en costume originaire de Banyali et sa compagne en élégant sari, dont la chair appétissante débordait de son *choli* couleur fuchsia. Les garçons n'avaient pratiquement rien mangé ni bu depuis des jours et ils devaient se faire violence pour ne pas assommer les serveurs et leur arracher des mains les assiettes fumantes. Armé d'une serviette

blanche, le maître d'hôtel frappa sans ménagement les jambes d'Abdi.

– *Yallah! Yallah abid!* Dégage! s'écria-t-il.

Les garçons battirent en retraite et se regroupèrent sous les palmiers qui longeaient la route. La faim était le moteur de leur vie, qu'ils soient ensemble ou seuls, et la quête de nourriture occupait leurs journées. Abdi indiqua d'un geste que le couple d'Indiens réglait l'addition. Jama et Shidane foncèrent vers la table et, en deux temps trois mouvements, renversèrent les restes de spaghettis dans leurs sarongs transformés en récipients. Abdi fit main basse sur le pain et détala à la suite des deux autres, lancés sur la route à bride abattue. Quand ils s'aperçurent que personne ne les avait pris en chasse, ils s'affalèrent sur le bas-côté, dos appuyé contre un mur. En silence, Jama et Shidane engouffrèrent la nourriture dérobée, comme s'il s'agissait de leur dernier repas. Abdi tenta bien de leur soustraire quelques spaghettis, mais les doigts lancés à vive allure des deux autres l'en empêchèrent. Ces derniers s'emparèrent également du pain dans ses mains, et ce ne fut que devant ses cris de protestation qu'ils ralentirent leur vitesse d'absorption et lui laissèrent sa part de butin. Essuyant leurs doigts grasseyés sur le sable, ils observèrent Abdi terminer tranquillement les miettes consenties. Les yeux de Jama se posèrent sur les côtes saillantes et les chevilles et poignets filiformes du petit garçon :

– Abdi, pourquoi t'as un appétit de moineau? T'as toujours les restes. Faut que tu sois plus rapide!

– Bande de morfals! J'aimerais bien manger plus, mais vous avez déjà tout avalé avant que je sois même assis.

Confus, Jama et Shidane émirent un rire idiot en évitant de se regarder.

– J'aimerais aller revoir ma *hooyo*, annonça tristement Abdi. Je pense qu'elle est malade.

– T'inquiète! On ira demain. Dans tous les cas, on va